

Brèves littéraires

Brèves

Le pif de Régine

Christiane Lavoie

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, C. (2001). Le pif de Régine. *Brèves littéraires*, (57), 51–54.

CHRISTIANE LAVOIE

Le pif de Régine

Régine avait, à son grand dam et depuis toujours, le nez croche. Sa cloison nasale déviait d'une dizaine de degrés sur la droite, à la racine du nez, puis de quelques autres degrés sur la gauche, à mi-chemin de sa pente, avant de bifurquer à nouveau sur la droite, juste avant la pointe. Vue de face, cette anomalie se présentait sous la forme d'un « S » étiré. Un observateur (même non averti) voyait la peau se tendre sur l'os vomer déformé, se creuser sur le cartilage affaissé, puis se tordre brusquement afin de former un bout insolent, résolument braqué sur la droite. Si ce même observateur poussait la curiosité — ou l'intimité — jusqu'à regarder en dessous de l'appendice nasal de cette victime du sort, il notait une asymétrie marquée des deux narines.

Cette tare héréditaire lui avait été léguée par son père. Lui-même en avait hérité de sa mère. Cette dernière détenait ce gène défectueux de l'un ou l'autre de ses parents ; les photos de l'album de famille ne remontaient pas assez loin pour en démystifier l'origine. On pouvait cependant remarquer que l'ensemble de la fratrie n'avait pu échapper au fléau. C'est sur le plus jeune cependant que le sort s'était le plus durement acharné. Le pauvre oncle Jules présentait aux yeux de tous, et non sans gêne, un pif à vous en couper le souffle. Aussitôt aperçu, vous ne pouviez en

détourner le regard avant d'avoir compris le subtil agencement de creux et de bosses qui le constituait.

À l'arrivée de la pré-adolescence, et de l'éveil de la coquetterie, Régine commença à se soucier de cette difformité. Ses rivales aussi. Les moqueries suscitées par sa disgrâce la chagrinaient beaucoup. Les longues séances devant la glace n'amélioreraient en rien sa déconvenue. Au contraire, elles lui révélaient les pires atrocités. Non content de sa sinuosité, son charmant pif, avec les poussées de croissance, s'allongeait indûment et s'ornait même, à cause d'une malencontreuse chute, d'une bosse ne passant pas inaperçue.

Le jour de son quinzième anniversaire de naissance, un triste événement — la mort de sa grand-mère Blanche — vint, étrangement, mettre un terme à son drame. Recueillie auprès du cercueil, Régine remarqua, comme jamais auparavant, et non sans un mouvement de sympathie envers la vieille dame, le nez de son aïeule. La pointe penchée ombrageant la joue flétrie, et les cavités irrégulières, mieux qu'un acte de naissance, lui confirmèrent d'un coup ses origines. Un sentiment d'appartenance et de bien-être lui gonflèrent alors la poitrine.

Pour la première fois, elle se sentit proche de cette dame inaccessible, froide et distante, connue seulement par les médisances — ou était-ce des calomnies ? — que proféraient sa mère et sa tante Jeanne à son sujet. Les deux belles-sœurs la blâmaient, entre autres, de privilégier l'apparence et les vêtements, et de lever le nez sur les gens. On lui reprochait son

extravagance vestimentaire et son élégance désuète. À plus de soixante-quinze ans, elle s'enveloppait de mantes ou de capes noires, et portait, sur ses magnifiques cheveux blancs, teintés légèrement au bleu à laver, de grotesques chapeaux roses ou mauves, rehaussés de rubans, de plumes et de fleurs aux couleurs assorties.

Rétrospectivement, la jeune fille ressentit de l'admiration pour sa grand-mère. Cette astucieuse avait réussi à vaincre son infortune en faisant détourner le regard inquisiteur de ses détractrices vers ses oripeaux et ses somptueux couvre-chefs. Un sang altier courrait sûrement dans ses veines pour lui dicter une telle conduite. Régine se sentit tout à coup tributaire de cette dame suzeraine ; elle se jura de perpétuer sa mémoire. Non pas, cependant, en s'affublant de vêtements flamboyants ; elle le ferait avec tout autant de panache, mais d'une manière différente. Un autre maître viendrait à sa rescousse : tout comme Cyrano, tel un étendard, elle brandirait son blair.

Nantie de cette résolution, c'est la tête haute qu'elle sortit du salon funéraire. Sur le dernier palier de l'escalier, elle arriva nez à nez avec de lointains cousins — tiens donc, eux aussi ! —, elle les salua en leur présentant ostensiblement le dessous de son nez. Ahuris, ne reconnaissant pas cette pécore, ils se regardèrent les uns les autres avant de balbutier de molles formules de politesse.

L'événement du décès de sa grand-mère s'inscrivit en majuscules et en caractères gras dans la vie de Régine. Il devint précurseur d'une prise en charge

notoire de sa destinée. Jamais plus elle ne laisserait ridiculiser l'objet de sa fierté, de son sentiment d'appartenance ! Elle en ferait, au contraire, sa marque de commerce.

* * *

Un mois après les « heureuses » funérailles de Blanche, une noce d'or rassembla, à nouveau, ses descendants. Durant la cérémonie, ces derniers ne pouvaient détacher leur regard de Régine. Vêtue d'un long vêtement blanc, elle arborait avec grâce, le sourire aux lèvres, un scintillant diamant piqué sur l'aile gauche de son « bijou de famille ».